

Confiance et sphères/régimes de vérité

Séminaire Idemec

Confiance : Étymol. et Hist. 1. [xiii^es. confiance ds DG] 1408 « foi en quelque chose, en quelqu'un » (Preuves de l'hist. de Bourgogne, III, p. CCLXIII, éd. 1748 d'apr. Delboulle ds R. Hist. litt. Fr., t. 6, p. 469); 2. 1611 « assurance, hardiesse » (Cotgr.). Empr., avec francisation d'apr. fiance*, au lat. class.confidentia, dér. de confidere (confier*).

Eli, Eli lema sabachtani « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Dernière phrase terrestre du fils, elle clôt la séquence de la trahison, de l'abandon et du reniement, par ceci : l'aveu du doute. Sur la croix, face au silence de Dieu, exit la confiance. La fides est mise en déroute. Le « en vérité, je vous le dis » chancelle. Quelque chose – la lucidité dirait Nietzsche– troue cette « vérité » qui faisait sphère. Pourtant, tout au long des Evangiles, cette sphère de vérité n'a pas cessé de grandir, sans jamais prouver : elle appelle à un acte de foi sans autre fondement [« croyez et vous serez sauvé, vous serez guéri, vous aurez à manger, etc. », « donnez et vous recevrez »]. Le miracle est indexé à ce pas dans l'inconnu. Avant d'être une entreprise du croire, le christianisme naissant est une institution du crédit. A ceci près que Jésus n'est pas Ponzi : sur sa croix, en criant son doute [car, sans blague, il crie], il établit une autre topologie. La sphère percée se transforme en une surface unilatérale : le doute et la confiance sont mis en continuité. Et, de cela, il est possible d'en tirer bénéfice à condition d'accepter que nul n'accède dans l'entièreté de la vérité, même nue, comme dans le conte mevlevi où un éléphant, dans une chambre noire, est visité par des savants qui racontent ensuite leurs expériences les uns aux autres. L'un décrit la trompe, l'autre les oreilles, le troisième les pattes. La vérité est inaccessible en son entier. Pourtant – et nous touchons tout de suite au paradoxe du menteur –, ce conte ne saurait être tenu pour vrai. Le serait-il qu'une vérité, [: « elle ne tient pas en un seul morceau], pourrait être énoncée et viendrait contredire par-là la vérité qu'il soutient. Autrement dit, ce lieu de la vérité est toujours un autre manquant. Quelque chose le décomplète. En cela, la dernière parole du Christ est banale : « moi, la vérité, on ne peut pas me faire entièrement confiance ». Que le vrai et le faux entretiennent une relation moebienne, que la confiance, comme le doute, soient ensuite autant de lubrifiant aux rapports sociaux, n'a rien d'original. Le social n'est possible qu'en cela : la vérité est inaccessible. La confiance [et le doute] n'est qu'une manière de se confier à ce manque de vérité.

Mais que se passe-t-il lorsque cette vérité devient « accessible » ? Autrement dit, lorsqu'elle perd de son altérité, quand on travaille à la compléter ou, mieux, qu'on la tient pour entière ? Bref, Lorsque d'une surface unilatérale, on cherche à tout prix – la question de l'économie est étroitement liée à cette opération – à refaire « sphère » de vérité ? Quelles opérations de découpe et de couture, quelles rustines, quelles techniques d'inquisition et d'acquisition sont alors requises pour faire sphère de vérité ? En quoi ces techniques ne sont pas des make-believe puisqu'elles n'entendent pas faire croire mais bien faire vérité ? Dès lors, quel lien social produisent-elles ? Tout simplement, est-il possible de vivre avec, dans son intimité, la vérité nue ... sans lubrifiant ? Car, de quoi retourne-t-il, en définitive, dans cette histoire de sphère si ce n'est de s'faire /

[sfε<https://fr.wikipedia.org/wiki/Alphabet_phon%C3%A9tique_international>r](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alphabet_phon%C3%A9tique_international) / (la) vérité ?

Faut-il rappeler que si l'hypocondrie sociale est attestée dans l'histoire, celle de la paranoïa collective l'est tout autant. Maladie de la vérité [il s'agit de la faire « éclater »], elle prend souvent pour terrain le mur mitoyen. L'Autre – toujours perçu comme persécuteur – se cache derrière et « tourne » en même temps que le paranoïaque qui voudrait l'en déloger, restant ainsi hors de vue. Depuis la chute de Berlin, doit-on compter le nombre de murs érigés ? Que signifient-ils si ce n'est une transformation radicale du rapport entre vérité et confiance ? Au triomphe de la vérité, répond la faillite de la pratique de l'Autre.

Dès lors l'hypothèse mise dans l'arène du séminaire est simple : la passion de la vérité entrainerait la crise de confiance. Plus nous authentifions, nous vérifions, moins nous avons confiance. Non l'inverse. On ne fait plus crédit à l'Autre en raison de ce désir du « vrai », de l'authentique. Les sphères de vérité sont autant d'entreprises à ruiner les bénéfices de la confiance [et du doute]. Pour reprendre les termes de Michel de Certeau, nous n'avons plus la faiblesse de croire. Dès lors, de quoi avons-nous la force ?